

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 7

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186325>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un de nos abonnés de La Côte nous communique la lettre suivante, qui date du 28 avril 1766. Tout ingénue qu'elle est, elle renferme des traits de franchise qui nous plaisent et attestent de la sincérité qu'on mettait dans les demandes en mariage, au siècle dernier. — Nous reproduisons textuellement :

« Ma très chère amie, j'ai été hier vers votre mère pour savoir de vos chères nouvelles, elle ne m'a rien su dire de nouveau, elle m'a montré votre lettre j'y ai vu votre sentiment et c'est pour vous répondre que je vous écris. Vous savez ce que je vous ai dit ce n'est pas les biens du monde que je cherche, c'est la bonne conduite et une personne qui a de la raison, qui ait soin de mon enfant comme du sien propre sans faire de différence, je vous crois propre pour moi je vous ait demandé à la bonne foi je sais bien que lorsqu'on veut épouser une fille, c'est la coutume de lui faire un habit, je l'entend bien comme cela, pour ce qui est d'autre chose si le bon Dieu nous unis ensemble j'espère que votre bonne conduite et bon ménage vous procureront ma bonne volonté, le mariage entre des gens comme nous ne doit pas se marchander c'est l'amour qui conclut les paches, vous m'entendez bien. Vous savez le besoin que j'ai de me retirer pour conduire mon petit butin, je vous prie de m'écrire au plutôt et ne pas oublier le mot *oui*, je porterai d'abord votre lettre à vos parents, on publiera nos annonces et d'abord au commencement de Juin nous ferons bénir notre mariage, je prie le bon Dieu que vous m'aimiez autant que je vous aime, et tout ira bien, je vous supplie de ne pas tarder à m'écrire Dieu veuille vous conserver et vous bénir je vous embrasse du plus profond de mon âme et je serai toute ma vie, chère amie, votre très attaché ami, etc. »

(Signature).

Charles Nodier, qui fut parmi les écrivains français un des conteurs les plus charmants et les plus délicats, fit une vive opposition à la politique du Premier-Consul, dans la société de jeunes républicains coalisés avec les royalistes contre l'empire naissant. Il publia dans le *Citoyen français* un ode satirique, *la Napoléone*, qui se terminait par ces vers :

Avant que tes égaux deviennent tes esclaves,
Il faut, Napoléon, que l'élite des braves
Monte à l'échafaud de Sidney.

L'éditeur fut arrêté et l'auteur dût quitter Paris. Cette persécution prit plus tard de grandes proportions dans l'imagination et dans les récits de l'auteur; mais les haines politiques de celui-ci ne devaient cependant rien avoir de bien farouche, si l'on en juge par ce spirituel *Billet de faire part* de la mort de la République, envoyé à ses amis politiques de Besançon, en 1804, lors de la proclamation du premier empire :

Partisans de la République,
Grands raisonneurs en politique,
Dont je partage la douleur,
Venez assister en famille
Au grand convoi de notre fille,
Morte en couche d'un empereur.

L'indivisible citoyenne,
Qui ne devait jamais mourir,
N'a pu supporter sans périr
L'opération césarienne.

Mais vous n'y perdrez presque rien,
O vous que cet accident touche,
Car si la mère est morte en couche,
L'enfant du moins se porte bien.

Campionnet et la louna.

Campionnet qu'on lai desai dinsé po cein que te-rivè on pou la piauta, étai z'u pè Lozena on dzo que y'avai 'na fête. L'étai z'u avoué sa fenna et quand l'eurent fé l'ao coumechons, se desiront : du qu'on est quie, allein vaire on petit tor su Monbé-non devant dè no z'ein retornâ. Lai alliront, et l'eurent gaillâ dè pliesi dè vairè ti clliâo comédiens que fasont crévâ dè rirè lè dzeins ein cabrioieint devant l'ao baraquès. La Janette surtot sè fe dou pots dè bon sang dè vairè dou païasses sè bailli dâi motchets sein sè fatsi, que cein fasai portant dâi rudè zonnâies. Mâ lo teimps sè passavè et la Janette rêssivè dza du on momeint po remoda, mâ Campionnet sè pressavè pas; l'avai einviâ dè restâ on bocon la veillâ po cein qu'on comédien avai 'na grossa lunette d'approche avoué quiet on poivè vairè la louna po 50 centimes; et dè bio savai que n'est pas ein pliein midzo qu'on la pao vouâiti. A fooce dè quinquernâ, la né arrevâ. N'avai pas on niolan et l'étai la plieinna louna, que cein sè dévenâvè rudo bin. Quand la lounetta fut branquâie, lo comédien criâ : Pour 50 centimes, qui veut voir la lune?... Campionnet avai z'ao z'u oïu derè que y'avai dein dzeins dein la louna, mâ cein lai parressâi molési à crairè, kâ coumeint ariont-te pu sè teni dinsé ein l'air et pi d'ailleu la louna est fête po éclliâiri et na pa po nuri dâi dzeins et dâi bêtes. Mâ tot parâi l'avai oïu lo régent, lo menistrè et lo conseilè derè que n'avai rein d'impossiblo quie et que mémameint on poivè lai vairè dâi montagnè, et cein lo tracassivè. L'ein savont portant mè què tè, se sè peinsavè, et n'a pas moïan que lo diéssont se cein ne sè poivè pas. Assebin po savai à quiet s'ein teni ye sè dese : on s'ein fot, 50 centimes cein n'est pas la mort de n'hommo et sari cein qu'ein est. Campionnet soo don sa mounia, la baillè et sè met à guegni dein sa lounetta tandi que sa fenna restavè decoutè li po que lai diessè tot, kâ volliavè vouaiti po lè dou. Ora ne sé pas se lo gaillâ s'atteindâi à vairè dâi z'hommo traci et dâi vatsès broutâ su clliâo montagnès dè la louna, mâ tantia qu'après avai vouâiti on momeint ye fe à sa fenna : mâ ne vayo rein dào tot. — Bon, se repond la Janette, vouaigue onco 50 centimes dè fotus.

— Mais dites-voi, se fe âo comédien, est-ce que votre mécanique va bien, je ne vois rien de sorte? L'autro vouaitè et repond que le va on ne pao mi et coumeint Campionnet ne vayai pas mè què dévant, la Janette lai fâ :

— Bougro dè fou! dè bio savai que te ne pao rein vairè, kâ à stâo z'hâorès sont ti ctsi per lè d'amont!

Voici une histoire, vieille il est vrai, mais dont on rit tou jours de bon cœur.

Un armateur, devenu millionnaire, écrivait un jour au capitaine de l'un de ses navires, qui faisait un chargement à Calcutta.

Sa femme survient au moment où il terminait sa lettre.